NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 N° 9 1926

Saint Paul et l'Unité de l'Eglise

Lucien CERFAUX

p. 657 - 673

https://www.nrt.be/fr/articles/saint-paul-et-l-unite-de-l-eglise-3200

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Saint Paul et l'Unité de l'Église

Depuis la croix de Jérusalem, un long chapelet d'églises se déroulait déjà, grain par grain. Il y avait les dizaines de Syrie, celles de Galatie, et celles d'Asie ; les dizaines de Macédoine et d'Achaïe ; et çà et là, des grains plus gros, Antioche, Éphèse, Corinthe, les Notre-Père que Paul avait récités plus lentement dans ses courses apostoliques. Mais la chaînette qui rattachait les grains l'un à l'autre et les suspendait à la croix de Jérusalem paraissait encore bien fragile. Un jour ou l'autre, n'allaient-ils pas s'éparpiller, et que resterait-il de l'œuvre de l'Apôtre, si la grande brisure qui se préparait entre les deux fractions de la chrétienté, les églises en terre païenne et l'Église judéo-chrétienne, s'accomplissait suivant les prévisions humaines ?

Saint Paul ne pouvait se désintéresser du grave danger qui menaçait dans son existence l'œuvre du Christ. Des écoles d'exégèse n'ont vu en lui que le porte-drapeau d'un mouvement séparatiste dressé contre l'Église-mère, d'un « *Los von Jerusalem,* » qui aurait préludé à tous les « *Los von Rom* » de l'avenir. C'est là, je pense, un cas de myopie intellectuelle fort remarquable. L'architecte de l'Église, comme saint Chrysostome appelle l'Apôtre, a voulu construire une Église Une et Indestructible, appuyée sur le roc de la Cité Sainte.

* * *

Il est utile que nous sachions avant tout quels sentiments saint Paul nourrissait envers l'Église de Jérusalem. « Je suis le dernier des apôtres, écrivait-il aux Corinthiens, je ne suis même pas digne d'être appelé un apôtre, car j'ai persécuté l'Église de Dieu » (1). Il s'agit de l'Église

(1) I Cor. XV, 9.

judéo-chrétienne, et le mot révèle une attitude de profond respect et sans doute de religieuse tendresse envers elle. Il ne faut point nous étonner d'ailleurs que Paul ne se soit guère étendu sur ce chapitre, le caractère même de ses lettres ne s'y prêtait pas ; nous aurons toutefois l'occasion de rencontrer plus loin quelques passages nous permettant d'entr'ouvrir les voiles qui dérobent sa secrète prédilection pour l'Église de la ville sainte.

La communauté de Jérusalem possédait donc, aux yeux de saint Paul, la gloire d'avoir été choisie et fondée par le Christ lui-même. A ce point de vue, elle était incomparable : elle était *l'Église* par excellence. Toutes les autres églises ne pouvaient que l'imiter, et trouver leur honneur et leurs richesses spirituelles en s'unissant à elle.

Ce sentiment se fortifiait de tout l'amour que Paul portait à sa patrie juive. Considérons ceci un instant.

Il ne faudrait point oublier que Paul fut un juif. Converti du judaïsme, il ne cessait pas pour cela d'appartenir à sa nation et d'en aimer toutes les gloires. On l'accusait d'être un renégat. Et il écrivait : « Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens point, ma conscience rend témoignage avec moi dans l'Esprit-Saint, que j'ai une grande tristesse et une douleur incessante au cœur. Car je souhaiterais être moi-même anathème du Christ, pour mes frères, pour mes parents selon la chair, eux qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption et la gloire, et les alliances, et la législation, et le culte, et les promesses, à qui appartiennent les Patriarches, et de qui est issu le Christ, selon la chair » (1).

Sont-ce là les paroles d'un renégat?

Mais c'est que précisément, même chrétien, surtout chrétien, Paul n'a pas renié. Il n'a pas abandonné Jérusalem ; il est entré dans une Jérusalem nouvelle, venue du ciel pour prendre la place de la Jérusalem terrestre. Il n'a pas davantage renié son peuple. Dieu lui a fait connaître le véritable Israël, « l'Israël de Dieu », comme il dit, le

(1) *Rom.*, IX, 3-5.

véritable peuple des Saints, le vrai peuple élu, les enfants d'Abraham selon l'esprit. Chrétien, il reste plus juif que les Juifs, plus israélite qu'eux tous.

Il n'a pas renoncé aux promesses de Dieu, aux privilèges d'Israël. Il savait seulement, par sa foi, que Dieu avait accompli les antiques promesses en créant un peuple nouveau, un Israël élargi, transmué jusqu'à n'être plus que spirituel. Auparavant, on naissait enfant d'Abraham par la chair, Dieu avait substitué à cette filiation purement matérielle la filiation selon l'esprit. La foi en était le principe nouveau ; par elle, tous les fidèles se rattachaient à Abraham, le père commun des fidèles, et participaient aux promesses et aux privilèges. L'alliance leur appartenait, le culte, la législation, et surtout le Christ, le Christ selon l'Esprit, qui vivait dans ce peuple nouveau et dans chacun de ses membres.

Avec les Juifs, ses frères, Paul partageait encore le grand orgueil national de posséder la ville sainte, il aimait Jérusalem, la Jérusalem terrestre aussi, car celle-ci, d'un point de vue idéal, ne faisait qu'un avec la Jérusalem d'en haut. Aucune ville sur terre fut-elle jamais aimée, « adorée » comme Jérusalem ? Amour profond, amour fidèle, amour passionné et sauvage d'une race à qui l'on ravit souvent jusqu'au droit de mourir dans sa patrie, et qui ne pouvait point se fixer définitivement ailleurs. A travers la littérature sacrée, nous entendons les effusions lyriques, les mots qui viennent du cœur.

Écoutez le cantique du fils de Coré, sur le motif repris de quelque vieux refrain : « Ses fondations sont sur les saintes montagnes » :

> Iavhé aime les portes de Sion
> Plus que toutes les demeures de Jacob ;
> Des choses glorieuses sont dites de toi,
> Cité de Dieu ! (1)

(1) *Ps.* LXXXVI.

Écoutez le cantique que chanta pour la première fois un pèlerin ravi de ce qu'il avait vu à Jérusalem et que l'on redisait à tous les pèlerinages :

Je ne m'étais plus senti de joie quand on m'a dit :
« Nous allons à la maison de Iahvé ! »
Mes pieds ont foulé le sol
Dans tes portes, Jérusalem !
Jérusalem qui est bâtie comme une grande ville,
Où il y a rendez-vous de tous !
Où montent les tribus,
Les tribus de Iah ! (1)

Écoutez la lamentation du captif, se souvenant de l'absente :

Aux fleuves de Babel,
Nous nous sommes assis et nous avons pleuré
En nous rappelant Sion.
Aux saules, au milieu d'elle,
Nous avons suspendu nos cithares.

Que ma langue s'attache à mon palais
Si je ne me souviens de toi,
Si je ne place Jérusalem
En tête de mes joies (2) !

Paul a chanté et aimé ces cantiques de Sion.

La ville sainte était pour le Juif ce qu'était Rome pour les citoyens de l'empire, le centre de la civilisation à laquelle il devait son bonheur et sa gloire ; mais parce que le peuple juif se sentait le peuple de Dieu, celui par qui le Dieu du ciel ne cesserait jamais de se révéler aux hommes, Jérusalem était un joyau infiniment plus précieux que les capitales du monde temporel, un symbole de la foi, une réalité matérielle dans laquelle les âmes trouvaient l'assurance de la protection divine, le point d'où prendraient l'essor les merveilleuses promesses de l'avenir. Nous avons tous présents à la mémoire les vers qui ont fait passer un jour sur notre littérature le souffle des prophètes d'Israël :

(1) *Ps.* CXXI.
(2) *Ps.* CXXXVI.

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière !
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds, baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur,
Sentira son âme embrasée.

De nos jours encore, au milieu de notre civilisation, alors que le Christ a scellé depuis longtemps la prophétie, l'orgueil national n'a pas cessé de vivre au fond des âmes juives. Les Juifs ne se contentent point de posséder par l'or la royauté de ce monde, ils rêvent d'une hégémonie spirituelle. C'est encore le même orgueil qui a ramené au berceau de la race, dans « la terre d'Israël », ces milliers de sionistes en quête d'un monde nouveau. « Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine, écrivait un des amis du mouvement, nous montre Dieu animant l'homme en le touchant du doigt : les Juifs animeront la Palestine en retournant sa terre du soc de leurs charrues. Et du sillon ainsi creusé s'envolera à nouveau, après le cannibalisme vil de cinq années de guerre — comme l'alouette brillante et vive — l'espérance humaine » !

Par l'indestructibilité de ce sentiment, par l'énergie farouche de cet amour à s'exprimer toujours dans les mêmes termes, depuis trois mille ans, jugez ce qu'il dut être au moment de son apogée, à ce point où Dieu avait voulu l'amener pour en faire naître l'amour d'une religion plus spirituelle.

Or, pour un Juif converti au christianisme, les « choses glorieuses » que l'on attendait avaient commencé de s'accomplir à Jérusalem. Dans un geste miraculeux, le Roi avait jeté sur les épaules de sa fiancée radieuse la parure des noces, étincelante, immaculée, et les nations allaient venir s'illuminer de l'éclat de ces miséricordes. Et qui plus que Paul, l'homme appelé à porter la bonne nouvelle aux nations, était capable de ressentir, dans toute sa ferveur, ce sentiment de joie chrétienne, né de la certitude que les temps étaient révolus et que le salut allait être porté de Jérusalem aux extrémités de la terre ?

C'est là sans doute une notation psychologique assez ténue, mais qui nous aide beaucoup à apprécier, dans sa vivacité, l'amour que Paul portait à l'Église-mère. Pour lui, comme pour les Apôtres de Jérusalem, l'amour de l'Église s'appuyait en partie sur l'amour d'Israël et spécialement sur l'amour de Jérusalem. L'amour chrétien sublimait un sentiment mi-humain, mi-religieux ; la communauté primitive, que le Christ avait formée et que les apôtres avaient continué à recruter à Jérusalem, devenue la patrie des âmes, prenait la place de la patrie terrestre et était aimée à la mesure de celle-ci.

Pour tous les motifs que suggèrent ces réflexions rapides, la question d'autorité était tranchée. Paul ne pouvait songer à modifier l'ordre de choses établi par le Christ. Un fondement avait été posé à Jérusalem, on ne pouvait bâtir à côté. L'Église future ne serait jamais que l'extension de celle de Jérusalem. A sa tête se trouveraient toujours les apôtres mandataires du Christ, qui dans leurs fortes mains d'ouvriers et de pêcheurs tenaient les clefs du Royaume de Dieu. Ce qu'ils étaient humainement parlant, peu importait. Paul resterait toujours le dernier venu, celui qui « courrait en vain » s'il ne reconnaissait l'autorité de ces prédécesseurs, de Pierre, investi du pouvoir suprême, de Jacques, honoré de tous. Paul pourrait tracer à la Jérusalem nouvelle une deuxième enceinte, si grande cette fois qu'elle reculerait jusqu'aux confins du monde : ce ne serait encore qu'une enceinte de Jérusalem. Il n'y aurait jamais qu'une Jérusalem chrétienne, un Israël de Dieu, une Église, comme il n'existait qu'un baptême, un appel de Dieu, une foi, un Christ.

*
* *

Pour avoir accentué ce côté de la psychologie de saint Paul, nous paraîtrions amoindrir son originalité et peut-être ne plus pouvoir expliquer aussi bien sa mission particulière. Mais il n'est pas nécessaire que les consciences soient unilatérales. Dans la vie de l'Apôtre, l'attachement

à Jérusalem est une donnée ; la vocation à l'apostolat des Gentils est un fait.

Dès le jour de Damas, Paul se sentit embrasé, en effet, du désir de donner au monde païen la foi qui désormais était la sienne. Une telle vocation suppose encore certaines dispositions dans le sujet ; Dieu lui-même a déclaré que saint Paul était, pour l'œuvre de la conversion des Gentils, un merveilleux instrument, un instrument de choix : sans doute parce que le cours ordinaire de ses pensées, le fond de sa nature, que Dieu connaissait beaucoup mieux que lui-même, l'avait disposé pour sa tâche.

Parce qu'il était Juif helléniste, Paul de Tarse avait deux intérêts dans sa vie. Le premier se concentrait autour de l'amour de Jérusalem. Le second était tourné vers le monde romain.

Paul était citoyen romain. Et le diadème de Tarse, ville illustre, comme il aimait à dire, ville de trafic intense entre l'Orient et l'Occident et ville universitaire, n'avait pas resplendi en vain devant ses yeux d'enfant et d'adolescent. Suivant l'expression qu'employait volontiers son contemporain Philon d'Alexandrie, il se sentait « citoyen du monde ». Cependant, le Pharisaïsme dans lequel il avait été élevé n'avait pas agrandi sa foi à la mesure de ses idées civiques. La Loi mettait sa haie entre les Juifs et les païens, arrêtant l'élan de ceux d'entre ces derniers — les meilleurs — qui soupiraient vers le salut offert dans la religion du Seigneur. L'homme de Tarse avait souffert sans doute de voir sa Loi, sa circoncision et les restrictions alimentaires qui obligeaient les Juifs, si antipathiques aux païens.

Le mal paraissait sans remède. Si les Pharisiens eux-mêmes gémissaient de voir qu'il leur était si difficile d'observer tous les préceptes de Moïse, comment espérer jamais que les païens vivraient à l'aise dans leur maquis ?

Tout changea le jour où Paul fut chrétien. Le Christ avait apporté la solution que les autres n'entrevoyaient même pas. Il avait réveillé dans la nature humaine la voix profonde qui crie vers Dieu. Il avait renouvelé l'antique alliance sur des bases nouvelles, la foi et la charité.

Ayant pris le mot d'ordre du Fils de Dieu, Paul continuerait la tâche sublime. Il révélerait Dieu et le Christ au monde païen. Il rétablirait l'unité du genre humain dans la religion unique du Christ, dans la foi au Père d'où tout est sorti, vers lequel tout retourne ici-bas et dans le ciel. Il irait porter aux nations les richesses que Dieu avait réservées à son peuple élu, l'héritage d'Israël devenu l'héritage de l'Église. C'était là sa mission ; c'était pour cela que Dieu l'avait prédestiné, l'avait converti à la foi chrétienne. Ses travaux et ses épreuves allaient commencer.

Car, pour accomplir sa tâche et édifier cette unique société des élus, Paul se trouverait en butte à des difficultés très diverses, les unes tenant au tempérament de ces païens qu'il fallait convertir, les autres aux scrupules de la chrétienté de Jérusalem. Celles-ci surtout vont fixer notre attention.

L'esprit religieux païen était très individualiste. Chacun, au gré de ses caprices ou de pseudo-révélations, souvent de rêves, choisissait ses dieux, ses mythes, ses mystères et ses prophètes. La mystique païenne s'accommodait parfaitement de l'anarchie. « Vous savez, écrira l'Apôtre aux Corinthiens, comme vous étiez entraînés sans contrôle vers vos idoles » (1). C'est à ces gens, habitués à suivre toute fantaisie, qu'il fallait inculquer le respect des choses établies, de la révélation donnée une fois pour toutes, et de la règle : règle de la monarchie divine, du Christ qui réunit toutes les églises et tous les chrétiens en un corps unique, de l'Esprit qui reste nécessairement pareil à lui-même sous la diversité des charismes. Il fallait les soumettre à l'autorité extérieure des apôtres qui avaient reçu mandat du Christ, les maintenir dans l'unité des traditions, du symbole, des sacrements, et sans nuire à la puissance du grand courant religieux qui les emportait, canaliser cependant celui-ci suivant les exigences de la foi commune.

---

1) I *Cor.*, XII, 2.

Mais l'avenir serait assuré si les chrétientés du monde païen restaient fortement liées à celle de Jérusalem, l'Église-mère. C'est pourquoi la grande lutte que Paul entreprit pour l'Unité de l'Église consista surtout à faire sortir la communauté de Jérusalem de l'expectative prudente où elle s'était renfermée et à l'obliger, en se prononçant nettement dans la question des observances légales, à accepter dans sa communion les églises de la Gentilité.

Suivons donc d'un peu plus près les péripéties de ce drame dont l'enjeu était l'Unité de la grande Église.

* * *

Jésus avait invité les païens, il avait annoncé qu'ils viendraient de l'Orient et de l'Occident s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du Règne de Dieu. Il avait loué le Samaritain, la Chananéenne, l'officier de Capharnaüm. Il avait parlé de vin nouveau, de son esprit nouveau, d'une alliance nouvelle en son sang. Mais il n'avait pas exprimé clairement toute sa pensée. Une grave question allait se poser, dont il n'avait pas voulu dire nettement la solution.

Quand Paul arriva à Jérusalem, après ses premiers succès d'Asie, escorté de Tite, un païen, il fit l'effet d'un missionnaire qui ramènerait en Europe, de sa mission lointaine, un lépreux et qui l'introduirait dans les cénacles fermés. Un païen qui ne franchissait pas les barrières du temple sans encourir la peine de mort, vivrait avec les fidèles! On mangerait avec lui! On romprait avec lui le pain de l'Eucharistie! Jusque là, on ne s'était pas rendu compte de l'imprudence de l'Apôtre des Gentils. Et sur cette question, les partis se formèrent dans l'Église primitive. Il y avait l'aile gauche : les extrémistes dont Paul était le chef, qui ne voyaient qu'une chose : l'égalité absolue de tous les hommes, leur liberté absolue dans le Christ, la charité qui prime tout. Il se forma un parti de droite : des Pharisiens convertis qui n'acceptaient point que l'on sacrifiât Moïse. La Loi, la circoncision, n'était-ce pas l'œuvre de Dieu? Comme toujours, il resta un parti du centre, les modérés,

qui tantôt allaient à gauche et tantôt penchaient à droite; opportunistes qui, pour éviter le bruit, auraient volontiers supplié les païens de se soumettre à la Loi.

Pierre, Jacques et Jean, ceux qu'on appelait les colonnes de l'Église, tinrent conseil avec les presbytres. L'autorité est prudente. On ne pouvait sacrifier Paul. On ne voulait pas non plus blesser les Pharisiens. On chercha un compromis. Il fut convenu en tout cas que Paul et Barnabé continueraient leur œuvre d'évangélisation. Les convertis du paganisme ne seraient pas soumis à la Loi, puisque la foi au Christ assurait le salut. On leur imposa cependant de respecter les scrupules alimentaires des Juifs, on leur demanda de s'inquiéter de la misère qui régnait dans la communauté de Jérusalem.

En gros, la pensée de Paul triomphait. Pierre s'était mis très franchement avec lui. Jacques, cependant, avait poussé à ménager les Pharisiens. Lui-même vivait comme le plus orthodoxe des Juifs. La tradition de l'Église de Jérusalem gardait, au siècle suivant, le souvenir d'un homme qu'on appelait le Juste et le Rempart du peuple, qui ne buvait ni vin, ni boisson fermentée, ne mangeait jamais de viande, ne se faisait pas couper les cheveux, ne se servait pas d'huile parfumée pour sa toilette et ne prenait jamais de bains, qui ne portait que des vêtements de lin, jamais de laine. Tel est le portrait de Jacques, le frère du Seigneur, le saint austère. Il entrait seul dans le Temple, s'avançait jusque dans le Saint et là, prosterné pendant des heures interminables au point que ses genoux en étaient devenus tout calleux, il priait. Il suppliait Dieu de pardonner à son peuple.

Quelques mois après l'affaire de Jérusalem, Paul et Barnabé se trouvaient à Antioche attendant de se remettre en voyage, Pierre vint à passer. L'église d'Antioche, on le sait, se composait en majorité de païens; Barnabé surtout avait travaillé à la fonder. Païens convertis et Juifs hellénistes y fraternisaient. Pierre ne se fit aucun scrupule de participer à la cène de la communauté. Mais de Jérusalem arrivèrent des chrétiens qui se scandalisèrent de voir

le chef de l'Église rompre en visière avec toutes les traditions pharisaïques. Il n'était vraiment pas convenable qu'un Juif mangeât avec des incirconcis. Ils invoquaient le nom et l'autorité de Jacques.

Pierre hésita, tergiversa, essaya sans doute de dissimuler sa dérobade. Mais il finit par céder aux sentiments des judaïsants ; il évita désormais de célébrer la cène avec les païens convertis. Son exemple fut désastreux. Les Juifs se retiraient l'un après l'autre. Barnabé lui-même imita Pierre. Barnabé, l'apôtre des Gentils !

A ce coup, Paul intervint rudement. Devant la communauté, Juifs et païens réunis, il reprocha à Pierre ce qu'il appelle son hypocrisie. Dans le fond, Pierre pensait comme lui, et voici qu'il se laissait influencer par des Juifs fanatiques. Que devenaient les principes ?

Il est beau de voir l'Apôtre, seul en face de tous. Il défend la liberté de tous ses chrétiens, ceux d'aujourd'hui, et ceux des églises qu'il continuera d'établir.

Paul avait raison. Pierre s'était mis dans son tort. Théoriquement, certes, il n'obligeait pas les païens à embrasser la Loi de Moïse; mais pratiquement, on en arriverait là, car les païens ne pourraient supporter d'être tenus à l'écart. C'est ce que Paul a bien vu, et c'est ce qu'il reproche à Pierre : toi qui vis à la païenne, tu vas forcer les païens à vivre à la juïve.

On peut regretter, pour l'honneur des apôtres, qu'ils aient eu cette altercation. Elle a beaucoup préoccupé les Anciens. Plusieurs, et non des moindres, Origène, Jérôme, Chrysostome, Théodoret ont même cru que la scène avait été concertée entre eux; mais saint Paul n'était pas homme à se prêter à une comédie, quand les principes qui lui tenaient le plus au cœur étaient en jeu.

Cette scène pénible laissa un froid qui ne se dissipa que peu à peu. Néanmoins, il n'y eut pas de rupture. On voit très bien, par les lettres de Paul, qu'il ménage de plus en plus les susceptibilités de Jérusalem, et que, dans la ville sainte, on ne cherche pas non plus à faire un éclat. Mais

désormais, de part et d'autre, on s'observe; et Paul n'est pas à l'aise.

Cependant, au fur et à mesure que ses fondations se multipliaient, Paul sentait le besoin d'arriver à une entente plus définitive. L'accord de Jérusalem avait laissé dans l'Église une sorte de dualisme irréductible entre judéo-chrétiens et païens convertis. Paul voulait une déclaration de principe et un acte solennel qui consacrerait l'égalité absolue des deux groupes dans le Christ, et qui ferait éclater aux yeux de tous l'indivisible unité du Christ dans l'Église unifiée.

Il crut en avoir trouvé l'occasion dans ces aumônes que les chefs de l'Église de Jérusalem lui avaient demandées pour leurs pauvres. Si le don était large, sa munificence prouverait les bonnes dispositions de l'Église de la Gentilité. Si l'Église de Jérusalem l'acceptait volontiers, sa joie serait le signe de la réconciliation des deux races dans l'Unité.

Dès lors, avec son esprit de décision, son talent d'organisation, sa souplesse aussi, nous le voyons à l'œuvre. La collecte marcha très bien en Asie, et en Macédoine. Ses chers Macédoniens étaient enthousiastes de l'affaire. « Parmi les multiples épreuves de la tribulation, écrivait-il à leur propos aux Corinthiens, leur joie a surabondé, et leur pauvreté effrayante a fait des prodiges de générosité et de désintéressement. Dépassant les limites de leurs capacités, spontanément ils nous ont supplié instamment de leur accorder cette grâce de participer à ce ministère que nous avons entrepris pour les Saints de Jérusalem. Ils ont été bien au-delà de nos espérances. Ils se sont donnés sans arrière-pensée au Seigneur et à nous. » (1)

Décidément, Paul a un faible pour ses Macédoniens. Les Corinthiens eux, se désintéressaient de plus en plus de l'œuvre. A travers toutes ses précautions oratoires, il leur fait la leçon. « Comme vous excellez en tout, leur dit-il,

(1) II *Cor.*, VIII, 2-5.

dans la foi, dans le discours, dans la science, en toute sorte de zèle, et par cette charité qui de notre cœur a gagné le vôtre, je veux que vous vous distinguiez aussi dans cette œuvre de charité. » (1)

En fait, les Corinthiens avaient commencé par entrer dans les vues de l'Apôtre. Ils allaient tout faire eux-mêmes. Les autres églises, plus pauvres, n'auraient pas à intervenir. Puis, leur zèle s'était refroidi. C'est l'éternelle histoire de notre générosité. Ils soupçonnaient Paul d'avoir lui-même certaines arrière-pensées, de chercher à se faire bien voir à Jérusalem, aux dépens de ses chrétiens du monde romain. Dans le fond, ils ne comprenaient pas la pensée de l'Apôtre, ils ne saisissaient pas toute l'importance que Paul attachait à cette fameuse collecte. Ils ne se figuraient pas assez que le salut dépendait toujours des Apôtres de Jérusalem, et que les dons spirituels dont ils étaient si fiers, leurs charismes, le don de prophétie, le don des langues, venaient de la Pentecôte, parce que le calice qui s'était rempli à Jérusalem de cette liqueur mystérieuse s'était penché et avait laissé couler sur eux son trop-plein. Et encore maintenant, la source en était à Jérusalem aux mains de Pierre, de Jacques et des autres apôtres.

Paul mettait en œuvre toutes les ressources de sa dialectique. « Songez, leur disait-il, à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous savez qu'il était riche, et qu'il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté... Je me suis trop avancé pour vous, je me suis vanté de votre bonne volonté : l'Achaïe, disais-je aux Macédoniens, est prête depuis un an... » (2).

D'un autre côté, Paul se rendait bien compte que ses succès impressionnaient vivement la communauté de Jérusalem, et qu'il touchait au but. Il l'indiquait sommairement aux Corinthiens. Il est plus explicite encore avec les Romains, auxquels il écrivait quelques mois plus tard, de Corinthe même, en attendant que les vents favorables lui

(1) II *Cor.*, VIII, 7.
(2) II *Cor.*, VIII, 9 ; IX, 2.

permissent de partir pour Jérusalem. « Je pars pour Jérusalem, pour aller présenter mon offrande aux Saints (les Apôtres). Car nous sommes leurs débiteurs... Car si les Gentils ont participé à leurs avantages spirituels, il est juste qu'ils les assistent de leurs biens temporels. C'est ainsi que je veux d'abord terminer cette affaire et sceller avec eux l'union définitive, en leur remettant ce fruit de la générosité du monde païen... Mais je vous en prie, frères, par Notre Seigneur Jésus-Christ et par la charité de l'Esprit, luttez avec moi dans les prières que vous adressez à Dieu pour moi, afin que j'échappe aux incrédules qui sont en Judée, et que mon offrande que je porte à Jérusalem agrée aux Saints. » (1)

Que l'offrande agrée aux Saints. Nous savons maintenant ce que cela signifie. Paul monte vers Jérusalem dans la posture de ces saints de vitraux qui s'avancent vers le trône de Dieu, portant dans leurs mains la basilique qu'ils ont construite. Il a dans ses mains, avec la bourse des aumônes, toute l'Église de la Gentilité. Il faudra que les Apôtres agréent l'une et l'autre à la fois, et sans réticence, à la face du Ciel et de la terre.

On sent très bien, à voir l'enthousiasme qui anime Paul, la confiance qu'il a de revenir chez les Romains avec la plénitude des richesses du Christ, qu'il est sûr du succès.

De fait, il fut le bienvenu dans l'Église de Jérusalem. On lui donna raison, cette fois-ci, semble-t-il, sur toute la ligne. Devant la foi des païens, leur charité, leur soumission, on ne pouvait plus hésiter et on n'hésita plus.

Les triomphes coûtent ordinairement très cher, et quand il s'agit d'un triomphe spirituel, il faut payer double prix.

Grâce au *Livre des Actes,* nous savons à peu près comment l'affaire s'est passée, assez pour pouvoir affirmer que Paul a sacrifié volontairement sa liberté et sa vie pour réaliser sa tâche suprême, l'Unité des Gentils et des Juifs dans le Christ.

(1) *Rom.*, XV, 25-31.

Les Juifs lui en voulaient à mort. On racontait que l'ancien disciple de Gamaliel, le Pharisien qui ne songeait qu'à persécuter pour l'honneur de la Loi, non content désormais d'avoir rejeté de ses épaules le joug glorieux du mosaïsme, poussait ses compatriotes, dans toutes les provinces, à apostasier et à rejeter la circoncision. Déjà les Juifs de Corinthe avaient tramé un complot pour le faire périr au cours du voyage. Pour y échapper, il avait dû modifier son itinéraire.

On s'approche de Jérusalem. Le cœur de tous les compagnons de Paul se serrait d'angoisse : à Césarée, un prophète nommé Agabus, qui venait de Jérusalem, dans une vision, saisit la ceinture de l'Apôtre et s'en lia les mains et les pieds en criant : « Voici ce que dit l'Esprit-Saint : l'homme à qui est cette ceinture, les Juifs le lieront ainsi à Jérusalem et le livreront aux mains des païens » (1). Alors toute l'église se lamentait, suppliait Paul de ne pas continuer son voyage. Mais lui : « Qu'avez-vous à pleurer ainsi et me briser le cœur? Car moi, ce n'est pas seulement à être lié, mais à mourir à Jérusalem que je me tiens prêt, pour le nom du Seigneur Jésus ! » (2)

Le lendemain de son arrivée à Jérusalem, Paul se rendit chez Jacques avec Luc et les autres chrétiens qu'il menait avec lui. Il raconta dans le détail tout ce que Dieu accomplissait de conversions et de prodiges de sainteté et de charité parmi les païens. Ils en glorifièrent Dieu, dit assez laconiquement saint Luc. En réalité on se mit pleinement d'accord sur la formule que les chrétiens de la Gentilité seraient reçus dans la communauté chrétienne ; Luc, le médecin, Sopater de Bérée, Aristarque et Secundus de Thessalonique, Gaïus de Derbé, Tychique et Trophime d'Ephèse, tous incirconcis, furent donc admis dans l'Église que le Saint, Jacques le Juste, présidait. Paul de son côté accorda que les Juifs continueraient, à Jérusalem, à pratiquer la loi mosaïque, et lui-même donna l'exemple en

(1) *Act.*, XXI, 11.
(2) *Act.*, XXI, 13.

accomplissant au temple les cérémonies pour un vœu qu'il avait fait à son départ de Corinthe.

C'était trop beau. Des Juifs d'Asie, qui l'avaient rencontré en ville en compagnie de Trophime l'Éphésien, voyant Paul dans le temple, se précipitèrent sur lui en criant : « Israélites, à nous ! Voici l'homme qui enseigne partout contre la nation et la Loi ; il vient d'introduire des Grecs dans le Sanctuaire ; il a profané le Saint Lieu » (1). On criait, on courait dans le Temple comme pour une émeute, on fermait les portes. Le tribun de la cohorte qui tenait garnison dans la citadelle Antonia, à côté du temple, ramassa précipitamment ce qu'il avait d'hommes et d'officiers sous la main et accourut. Paul fut arrêté.

Que lui importait maintenant ? Il est de la race de ceux qui ne sentent pas les coups et qui vivent pour leur idée, qui se sont identifiés avec elle. Un sentiment de joie immense gonflait son cœur quand on l'étendit pour le flageller. Il avait réussi dans sa tâche. La barrière qui séparait Grecs et Juifs était levée, ses chers païens, s'ils n'avaient pas violé le sanctuaire — car cela, c'était pure calomnie, — avaient forcé la porte de la Jérusalem céleste. Ceci, c'était la vérité, et c'était infiniment mieux.

Heureusement, nous ne sommes pas laissés ici à de simples conjectures. Paul nous a livré sa pensée intime, des cris de triomphe, presque d'exaltation, dans les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, qu'il écrivit de sa prison, à Rome. « Rappelez-vous que vous étiez autrefois sans lien avec le Christ, en dehors de la nation d'Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance, et sans Dieu dans le monde. Mais à présent, dans le Christ Jésus, vous qui étiez loin, vous êtes proches, par le sang du Christ. Il est notre paix, lui qui a réuni les deux races en une, qui a renversé le mur de séparation, la Loi... Il est venu publier l'unique bonne nouvelle de la paix, aux uns et aux autres ; par lui, les uns et les autres nous avons accès

(1) *Act.*, XXI, 28.

dans un même Esprit, auprès du Père. Vous n'êtes donc plus maintenant des étrangers et des hôtes. Vous êtes les concitoyens des Saints, les familiers de Dieu, vous êtes bâtis sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, avec, pour pierre angulaire, le Christ Jésus. Maintenant toute la construction se tient et monte pour former un temple saint dans le Seigneur » (1).

« Maintenant, les saints Apôtres et Prophètes de Jérusalem en ont reçu la révélation, les païens sont cohéritiers, ils font partie du corps, ils ont part à la promesse dans les Christ Jésus... Oui, à moi, le moindre des Saints, cette grâce m'a été octroyée de prêcher aux Gentils l'incompréhensible richesse du Christ, et de mettre en lumière le mystère caché du Dieu créateur; pour que maintenant, les anges eux-mêmes connaissent, par le moyen de l'Église, en qui il se réalise, le dessein éternel, la sagesse multiforme de Dieu. » (2)

L'Église, l'Église Une, le terme du dessein de Dieu, le terme aussi du labeur de l'Apôtre. Ses souffrances de captif sont le dernier acte de sa vie tragique. « Je me réjouis à présent dans mes souffrances pour vous, et j'achève ce qui manque encore aux épreuves du Christ dans ma chair pour son corps, l'Église (3) ».

* * *

Paul souffrant pour l'Église aux côtés de Jésus, précisant et achevant pour les païens, pour nous, l'œuvre que le Christ avait accomplie pour tous sur la croix, c'est un beau sujet de tableau. Il me semble que si un grand peintre moderne le concevait et le réalisait, il émouvrait tant d'âmes apostoliques, avides de se porter, sur la parole du Pape, au secours des âmes lointaines qui attendent encore la lumière de la grâce.

LUCIEN CERFAUX.
Professeur au Séminaire de Tournai.

(1) *Éph.*, II, 11-12.
(2) *Éph.*, III, 5-10.
(3) *Col.*, I, 24 *seq.*